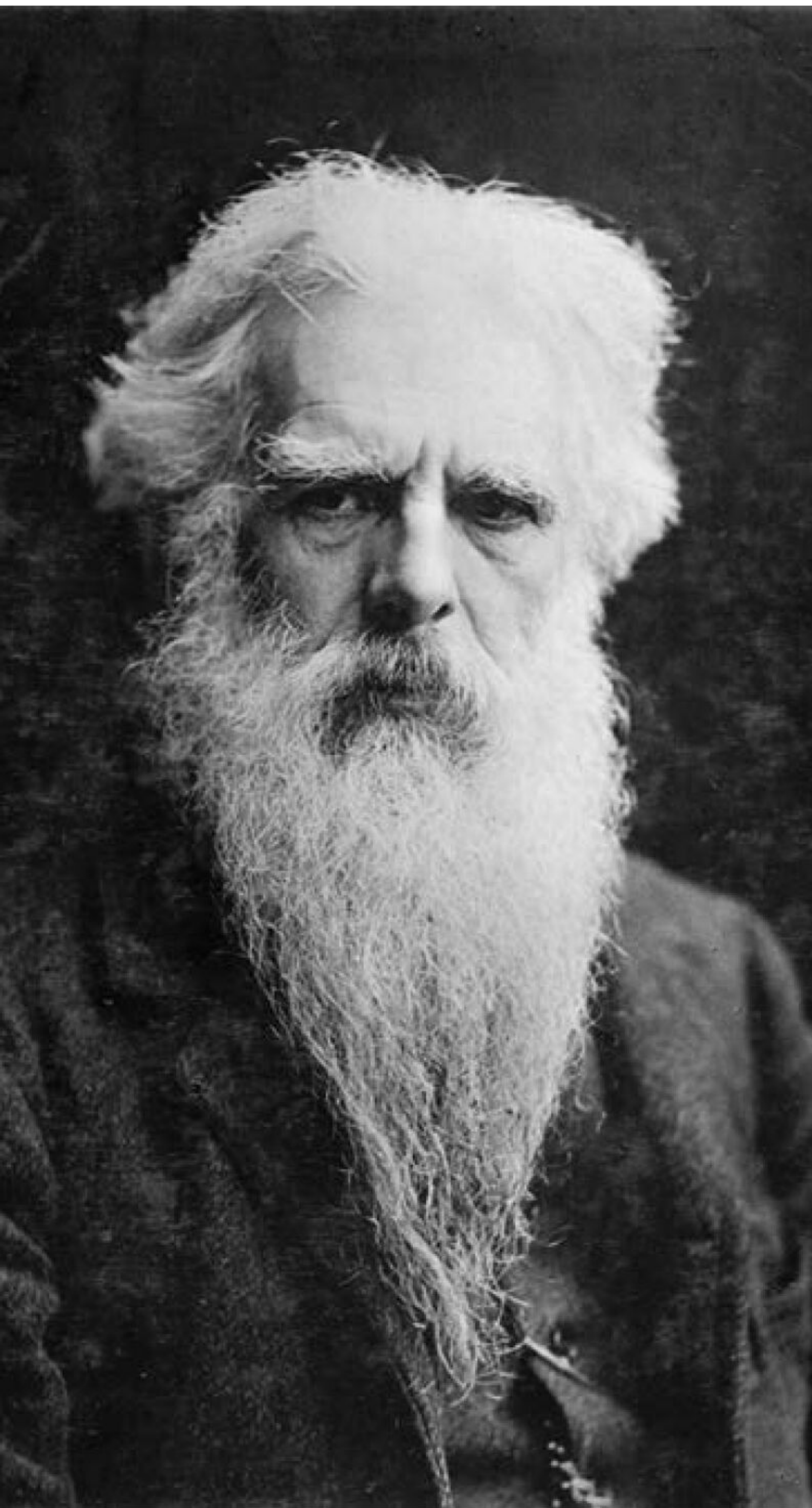




SSPL/UG/BRIDGEMAN IMAGES

Muybridge, la magie du mouvement

La vie du photographe, hautement romanesque – voyageur, gravement accidenté puis... meurtrier – ne l'a pas empêché d'être l'inventeur d'un appareil de génie après qu'il a, en 1878, réussi à segmenter l'allure d'un cheval en plusieurs clichés. Ses travaux préfigurent le cinéma. **PAR JEANNE MORCELLET**

E

adweard

Muybridge n'a pas toujours été photographe. Et ne s'est pas toujours appelé ainsi. Né à Kingston-upon-Thames, près de Londres, en Angleterre, le 9 avril 1830, il porte le nom d'Edward James Muggeridge. Il grandit dans un milieu assez privilégié, entre un père marchand de blé et de charbon, une

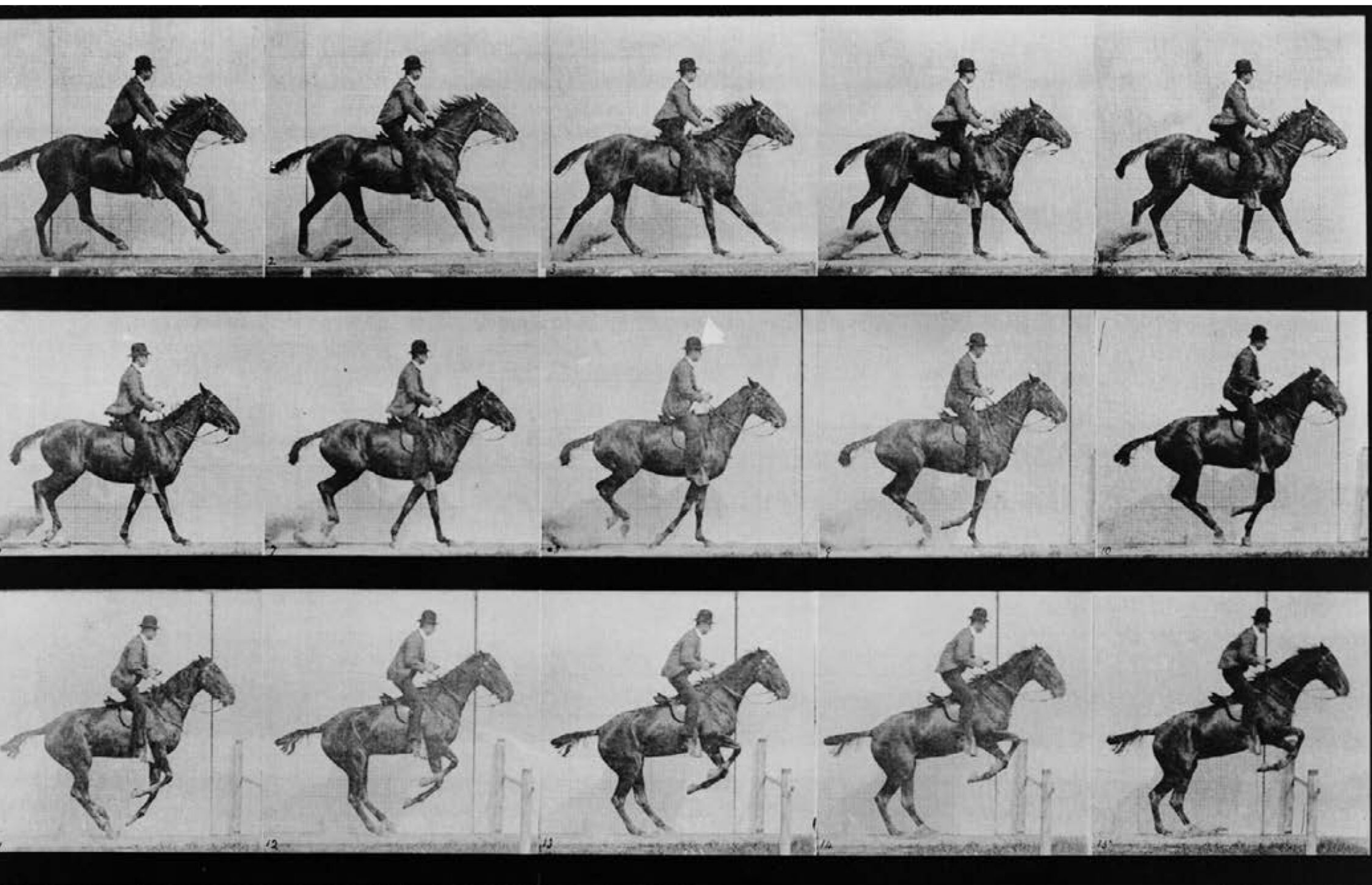
mère au foyer et trois autres garçons. Mais en 1843, une épidémie de grippe emporte son père ; quatre ans plus tard, son grand frère meurt du typhus. Il quitte l'école et devient soutien de famille. En 1851, il change son prénom en mémoire d'un roi couronné dans sa ville à l'époque saxonne et émigre aux États-Unis un an plus tard.

Après quelques années à New York comme commercial pour une grande maison d'édition, il décide de tenter sa chance à San Francisco. Il veut réussir et faire fortune. La ville assure un avenir aux audacieux. Muybridge est de ceux-là. Il ouvre une librairie et poursuit sa collaboration avec l'éditeur new-yorkais. Pendant huit ans, il propose des livres rares, des estampes haut de gamme, des dictionnaires encore, mais les affaires ne sont pas si florissantes ; les

Californiens courent davantage après la gloire et l'or. En 1860, Muybridge charge son frère Thomas de reprendre la librairie et de la faire prospérer. Il projette un voyage en Europe pour y acquérir des livres anciens.

La photo comme remède

Le 2 juillet 1860, le libraire prend place avec sept autres passagers dans une diligence pour un long voyage vers Saint-Louis. Le 22 juillet, en plein Texas, la diligence se fracasse en bas d'une pente et la tête de Muybridge heurte violemment le sol. Après un coma de neuf jours, il ne se souvient de rien. Surtout, il est devenu un autre. Physiquement d'abord, le jeune homme brun arbore désormais un casque de cheveux totalement blancs. Psychologiquement ensuite, sa personnalité



LIBRARY OF CONGRESS, LC-USZ62-102354

Galop d'essai... réussi Propriétaire de chevaux de course, Leland Stanford, qui souhaite améliorer les qualités sportives de ses pur-sang, demande à Muybridge d'étudier leurs différentes allures. En 1878, il installe un système d'appareils photo qui va lui permettre de réaliser 12 clichés décomposant leurs mouvements. Travaux de Muybridge (v. 1880).

chaleureuse et avenante montre dorénavant des accès de colère et déborde d'excentricité. Probablement victime de lésions du cortex orbitofrontal, il ne contrôle et ne maîtrise plus ses émotions. De retour à Londres chez sa mère Susannah, il consulte sir William Gull, médecin de la reine Victoria. Si l'on ne sait pas exactement quand et avec qui il apprend la photographie, on pense qu'il l'utilise, sur les conseils du Dr Gull, comme moyen thérapeutique. Le cliché comme remède à la souffrance et au malheur. Par ailleurs, Muybridge ne chôme pas; il dépose des brevets et crée deux sociétés bancaires. Il est inventif, actif, téméraire, prend tous les risques mais in fine, va échouer. En 1866, de retour à San Francisco, qui compte désormais 120 000 habitants, il travaille dans la galerie de son vieil ami photo-

graphe, Silas Selleck, rencontré à New York. Muybridge, qui a définitivement adopté ce nom, photographie essentiellement des paysages. Il n'aime pas le portrait, réalise des reportages quand l'actualité le dicte, comme le 21 octobre 1868 où l'hôtel de ville et des milliers de bâtiments s'effondrent lors d'un tremblement de terre. Mais ce qu'il préfère, c'est faire de la photo documentaire et breveter des inventions.

Capter l'authenticité du réel

Un an auparavant, à l'été 1867, seul dans la vallée de Yosemite, Eadweard Muybridge photographie des paysages d'une beauté à couper le souffle, à la demande d'un éditeur. Pendant cinq mois, il bivouaque et trimballe un laboratoire photographique complet, lourd d'une bonne cinquantaine de

kilos, pour traquer des points de vue spectaculaires. Dans un environnement vierge et sauvage, il participe à une invention qui rivalise «d'objectivité» avec la peinture, un art réservé aux nantis et à leurs seules demeures bourgeoises ou aristocratiques quand la photographie, plus populaire, capte «l'authenticité du réel». Ses panoramas de Yosemite font sensation auprès du grand public et lui accordent une belle notoriété. Parmi les nombreux articles élogieux parus dans la presse régionale, on peut lire: «La vue des cascades est un magnifique exemple de photographie instantanée. On dirait que l'artiste a figé le rideau d'eau jusqu'à ce que sa surface mouchetée et écumeuse lui rende hommage.» En 1868, il part en Alaska avec l'armée américaine. L'achat, un an auparavant, du ter- •••

Récit

... ritoire à l'empire russe a buté sur une hostilité générale ; à quoi bon avoir dépensé tant d'argent pour des terres inhospitalières ? Muybridge réalise des images enthousiasmantes qui assurent une communication progouvernementale efficace ainsi que sa célébrité.

Amour et mort en un clic

Il a quitté la galerie de son ami pour intégrer le studio réputé des frères Nahl. Charles et Arthur emploient une jeune femme de 18 ans qui retouche leurs photos. Elle s'appelle Flora Downs, subjugue Eadweard qui connaît son premier et unique coup de foudre. Le 20 mai 1871, ils se disent oui pour la vie. Après deux mois de lune de miel, Muybridge quitte le foyer pour enchaîner les missions à un rythme effréné. Flora s'ennuie. Elle perd un premier bébé pendant sa grossesse puis un deuxième, mort-né. Elle sombre dans la dépression et finit par succomber au charme du major Harry Larkyns «gai, élégant et beau», un rien escroc, menteur et affabulateur, un temps critique de théâtre à l'*Evening Post*.

Muybridge travaille alors comme un forcené. Il a déjà rencontré son mécène, Leland Stanford, un homme immensément riche. Ancien gouverneur de Californie et magnat des chemins de fer, il affectionne les brusques et longs moments de silence. Les deux hommes sympathisent et leur collaboration dure une dizaine d'années. Stanford engage Eadweard en 1872 pour photographier chaque pièce de son immense maison de Sacramento. Propriétaire d'une écurie de chevaux de course, il le charge d'immortaliser son champion, Occident, au trot. Stanford veut comprendre et améliorer les capacités sportives de ses pur-sang aux pieds agiles.

S'il n'est pas encore question de série photographique sur la décomposition du mouvement, Eadweard s'attache à produire un cliché d'une netteté irréprochable, à la conquête de l'arrêt sur image et de l'instant parfait. Pendant des années, il réfléchit, essaye, s'exerce, s'améliore. Bientôt il va s'atteler à ce problème qui gêne scientifiques, artistes et grand public. Com-



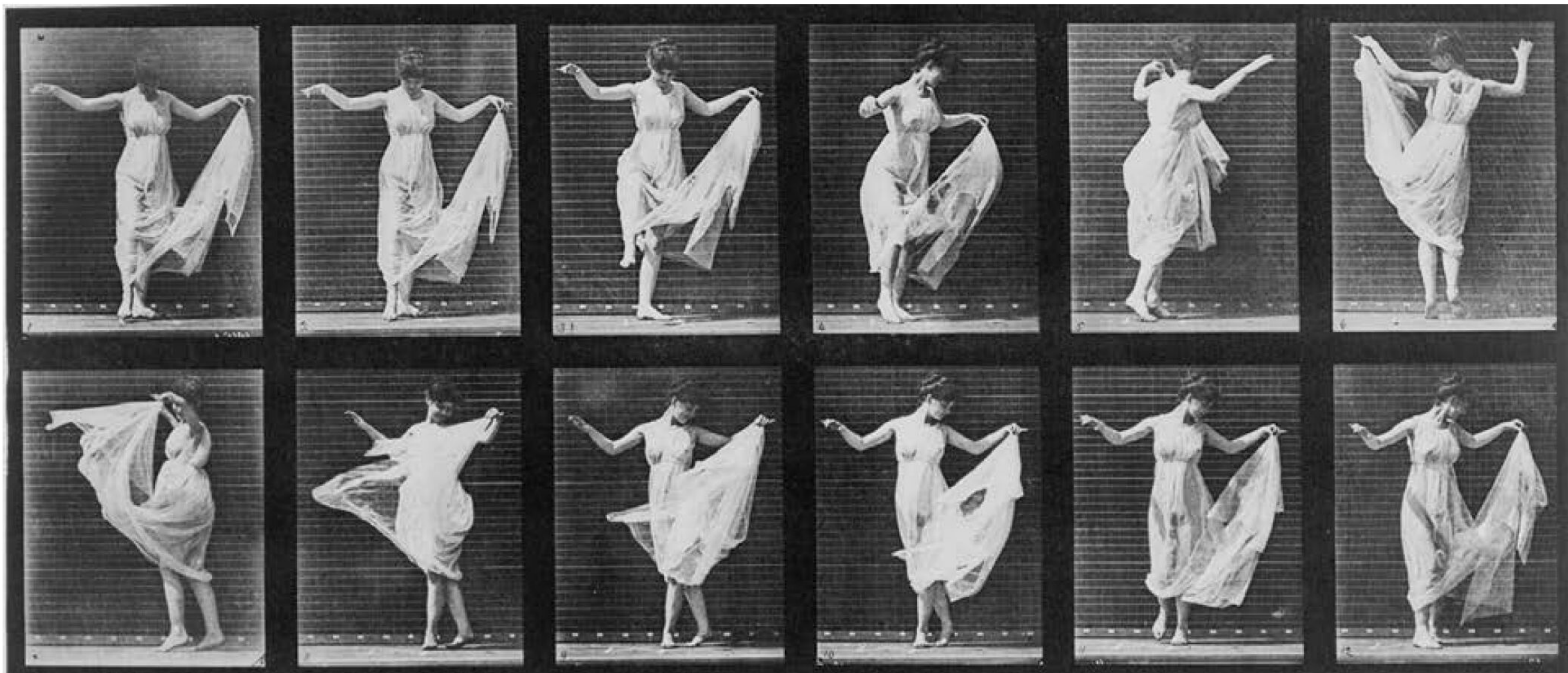
Quand l'image prend vie Muybridge invente le zoopraxiscope (ci-dessus) en 1881, composé d'une lampe, d'une lentille et d'un disque en verre sur lequel sont imprimés des dessins réalisés à partir des clichés. Un tour de manivelle et les images s'animent.

ment le cheval utilise-t-il ses membres au galop ? Stubbs, Géricault et Degas peignent des chevaux aériens sur les champs de courses avec des antérieurs et des postérieurs très étirés, presque à l'horizontale. Est-ce vraiment comme cela que les chevaux galopent ?

Pendant ce temps-là, Flora assiste régulièrement à des représentations théâtrales avec Larkyns. Muybridge l'apprend, ordonne au critique de cesser de voir son épouse... Quand Flora accouche d'un petit garçon, Florado

“Au galop, le cheval utilise-t-il ses membres comme le représentent les peintres ?”

Helios Muybridge, le 16 avril 1874, le photographe est en reportage. Des mois plus tard, il apprend la liaison de Flora et Larkyns et, pire, la possibilité que l'enfant ne soit pas de lui. «L'un de nous sera abattu», hurle-t-il à son galeriste. Quelques heures plus tard, le beau major Larkyns meurt d'une balle en pleine poitrine. Les journaux de tout le pays relaient le meurtre, non qu'il soit exceptionnel mais il concerne un photographe de renommée internationale. Stanford dépêche l'un de ses avocats. Muybridge est jugé le 3 février 1875. Calme, indifférent, il reconnaît son acte, le justifie et ne manifeste aucun remords. Les avocats de Muybridge plaident pour la démence causée par l'accident de diligence de 1860. L'accusation leur oppose la préméditation et le sang-froid. Muybridge risque la peine de mort. Mais il est acquitté par un jury composé d'hommes mariés, et quitte la salle d'audience sous les applaudissements. Flora, femme adultère sans le



CCO LIBRARY OF CONGRESS, LC-USZ62-103037

Plaque tournante Muybridge ne s'est pas intéressé qu'aux animaux. Il a aussi porté son objectif sur le genre humain, faisant marcher, danser, sauter ses modèles, parfois nus, pour décomposer les mouvements en détail. *Dancing girl, a pirouette* (1887).

sou, décède un an et demi plus tard de la grippe à 24 ans. Florado, qui ressemblera trait pour trait à Eadweard, est placé dans un orphelinat financé par son père, qu'il rencontrera une dernière fois à l'âge de 9 ans.

Entre science et art

Après son acquittement, Muybridge est libre et débordé. En 1876, il reprend ses expérimentations sur le mouvement des chevaux de course de Stanford à Palo Alto. Il installe 12 appareils photo dans un hangar long et étroit, ouvert sur une piste équestre en gazon, recouverte de blanc pour capter la lumière. Chaque appareil, équipé d'un obturateur électromagnétique d'une vitesse de 1/1000^e de seconde, est armé d'un fil tendu en travers de la piste; au passage du cheval, le fil se rompt et déclenche chaque obturateur en succession rapide. Le 15 juin 1878, devant la presse, Muybridge développe les 12 plaques. Admiratifs, les journalistes parlent d'un exploit jusqu'à affirmer une «nouvelle ère de la photographie». Ses clichés font le tour du monde. Puis Muybridge passe l'hiver 1879 sur le mécanisme de la lanterne magique et invente le zoopraxiscope, un projecteur de films, composé d'une lampe, d'une lentille et d'un disque en verre sur lequel les

clichés séquentiels sont imprimés: il suffit au photographe de faire tourner le disque pour que le cheval s'anime. Des soirées de projection confirment la fascination du public.

Désormais brouillé avec Stanford après l'impression d'un livre, «réalisé et publié sous l'égide de Leland Stanford», comportant des photographies de Muybridge sans même mentionner son nom, le photographe obtient de l'université de Pennsylvanie le financement de nouveaux travaux. Avec un ingénieur, un physicien, un peintre et un sculpteur, toujours entre science et art, il réalise, entre 1884 et 1886,

10000 images consacrées à la locomotion humaine et animale. Invité à donner des conférences aux États-Unis et en Europe, il organise à l'Exposition universelle de Chicago des séances payantes avec son zoopraxiscope, et donne ainsi naissance au premier cinéma commercial du pays. Avant qu'il ne s'écroule le 8 mai 1904, alors qu'il travaille dans son jardin à une réplique miniature des Grands Lacs, il publie deux livres *Animals in motion* (1899) et *Human Figure in motion* (1901). Muybridge a nourri les artistes conceptuels dès les années 1970, inspiré à Philip Glass un opéra, à John Gaeta des images de *Matrix* et continue à inspirer les étudiants. Les créateurs contemporains, américains et européens, portent toujours sa postérité. ■

La photo inspire le pinceau

En 1881, Marey, médecin physiologiste, organise une réception en l'honneur de Muybridge, lequel fait la démonstration de son zoopraxiscope à des artistes et des scientifiques de renom, médusés et subjugués. Le premier n'a pas encore inventé, avec l'aide amicale du second, son fusil chronophotographique pour capturer le vol des oiseaux. Il veut comprendre, saisir, modéliser et synthétiser le mouvement quand Muybridge développe une visée esthétique et raconte des histoires. Meissonier, le peintre officiel de Napoléon III, reprendra ses esquisses et corrigera les mouvements des chevaux que Muybridge avait fixés, décomposés puis recomposés, leur donnant vie. Si Rodin fait la moue devant ce réel décortiqué, «c'est sûrement la réalité mais dans la réalité le temps ne s'arrête pas», Francis Bacon a salué son travail, «d'une précision incroyable. Il a créé un dictionnaire visuel du mouvement, un dictionnaire vivant. Ma principale source d'information visuelle est Muybridge». J. M.